

La promenade à l'aube

Colette, *Sido*, chapitre I, 1929.

INTRODUCTION

- Éléments de contextualisation

Premier volet de la trilogie familiale, «Sido» participe du «roman d'une enfance» tel qu'il est souhaité par Colette en 1910: «Ressusciter ce que je fus!... Quelle femme n'a espéré le miracle? Revivre tout ce qu'il y a dans un cœur d'enfant, savourer à nouveau ce qu'il a contenu de sagesse, de pudeur, de diplomatie, de méfiance [...] Le roman d'une enfance... je voudrais l'écrire, et je crains, en l'essayant, d'échouer.» (*Paysages et portraits*, «Le passé», 1958). Si les premières pages cristallisent la figure maternelle, souveraine de son foyer et de son jardin, la promenade à l'aube constitue un épisode autonome au sein duquel l'adulte «ressuscite» l'enfant d'autrefois, dans son exploration du monde, à la naissance du jour.

- Lecture expressive du passage

- Problématique: Il s'agira d'analyser en quoi cet épisode, oscillant entre autobiographie, conte et mythe, célèbre le monde de l'enfance dans sa connivence avec la nature.

I. La découverte d'un monde originel et primitif (§1)

1) Un monde étrange (phrase 1)

- L'indice temporel « À trois heures et demie » crée un effet de réel.
- Mais la suite de la phrase brouille le caractère réaliste du récit et l'inscrit alors dans un mythe des origines, comme en témoigne la présentation du décor initial :
 - Le pronom indéfini « tout », sujet du verbe « dormait » indique que le monde tout entier est endormi, silencieux. Quant au phénomène naturel produit par de fines gouttelettes d'eau en suspension dans l'air, le « brouillard », il symbolise la nature endormie.
 - Le CCLieu « dans un bleu originel, humide et confus » rend compte d'un univers antérieur à la naissance du jour, univers dans lequel règnent l'humidité et la confusion.
- L'élément perturbateur, l'arrivée de la narratrice dans ce monde, est alors introduit par la conjonction de coordination « et » suivie du CCTemps « quand je descendais le chemin de sable ». Cette proposition dans laquelle est employé l'imparfait d'habitude rappelle quant à lui l'univers du conte, en particulier celui du *Petit chaperon rouge*.
- C'est le brouillard qui représente le réveil de la nature :
 - Il est associé aux verbes de mouvement « baignait » et « atteignait »
 - Ce mouvement opéré par le brouillard est vertical, il atteint successivement les différentes parties du corps : « mes jambes » / « mon petit torse » / « mes lèvres » / « mes oreilles et mes narines ». Le lecteur assiste alors à une sorte de lévitation. Ces parties du corps, par métonymie, renvoient aux sens comme l'atteste d'ailleurs la présence de l'adjectif « sensibles ». En effet, les jambes et le torse sont associés au toucher, les lèvres au goût, les oreilles à l'ouïe et les narines à l'odorat.

- Une osmose entre l'enfant et la nature s'opère. La personnification du brouillard en fait une figure maternelle qui donne vie à la petite fille (monde fœtal). À la focalisation interne de l'enfant, spectatrice du plan d'ensemble (pronom personnel « je » sujet du verbe « descendais »), se superpose la focalisation externe de la narratrice nous présentant, dans un plan moyen, le corps de la fillette enveloppé de brouillard (les GN, désignant les parties du corps sont CO des verbes). L'ambiguïté énonciative et le changement d'axe de la caméra – la scène semble être filmée de manière cinématographique – alimentent l'étrangeté de la scène.
- La découverte du monde est indissociable d'une approche sensorielle de la nature : c'est ce qu'indique la présence du comparatif de supériorité et la présence des points de suspension. Certaines parties de son corps sont « plus sensibles que » d'autres.

2) L'enfant arpente un monde ambivalent (phrase 2)

- La deuxième phrase se distingue de la première par sa longueur. Courte, elle juxtapose deux propositions. Ainsi le contenu de cette phrase est rapidement évoqué par la narratrice. Cette phrase vient en effet justifier la présence de la petite fille dans ce monde, à une heure si matinale.
 - Le verbe de mouvement « allais » dans la première proposition et l'adjectif « seule » insistent sur la nécessité de faire l'expérience du monde dans la solitude et le silence. C'est parce qu'elle est « Seule » que la petite fille pourra appréhender le monde dans toute sa plénitude.
 - La menace latente de la campagne, exprimée dans la 2^{ème} proposition, est aussitôt démentie grâce au paradoxe qui crée une alliance inattendue, fomentant l'étrangeté du commentaire et suscitant la surprise du lecteur, révélant peut-être en même temps l'insouciance sereine et placide de la mère et la fille, face aux détracteurs potentiels tantant leur manque de prudence. Contrairement, au petit chaperon rouge, la petite fille ici n'a rien à craindre.
- ⇒ Si la petite fille participe de tout son corps et de toute son âme à la naissance du jour, c'est certainement parce qu'elle se distingue des autres enfants. Elle est l'élue de ce monde étrange.

<p>Paradoxe : rapprochement de mots jugés incompatibles ou contradictoires par le sens commun. Ex : Il la ruina dans le dessein de l'enrichir.</p>

3) Un moment épiphanique (phrase 3)

- La tournure emphatique « c'est à cette heure que je prenais » rappelle l'importance du moment de la journée et fait écho au CCTemps « À trois heures et demie ». C'est parce qu'elle est seule, à un moment significatif que la petite fille peut « pren[dre] conscience » de la réalité. Elle se voit ainsi révéler sa propre valeur, évoquée au travers de l'énumération « de mon prix, d'un état de grâce indicible et de ma connivence ». C'est parce qu'elle est unique, attentive au monde qui l'entoure qu'elle accède à une communion avec la nature, ainsi que le suggère le nom « connivence ». La promenade à l'aube répond au besoin de reconnaissance de l'enfant.
- Alors que dans la première phrase, la communion s'opérait avec un élément de la nature, le brouillard, la fin de la phrase précise que cette communion s'opère avec l'ensemble de la nature : le souffle du vent, mais aussi l'oiseau et le soleil.

- Grâce à cette connivence, l'enfant, nouvelle Ève, assiste à l'éveil du monde : l'adjectif numéral ordinal « premier » répété et l'image de la naissance de l'astre renforcent son sentiment d'appartenir à un monde primitif. Elle assiste à la naissance du jour, en pionnière.

II. Les effets de la nature sur la petite fille (§2)

1) Le rôle de Sido dans cette expérience (phrase 1)

- Cette découverte du monde est rendue possible par Sido, désignée par le GN « Ma mère », en tête de paragraphe.
- La promenade à l'aube est, au contraire du conte, une métaphore de l'initiation par la confiance et la liberté. Sido assume en ce sens un double rôle :
 - o Elle figure le don, en « laiss[ant] partir » sa fille. Elle représente ainsi l'éducatrice libérale.
 - o Elle lui ouvre la nature, pour développer sa sensibilité, et lui donne sa confiance pour conjurer le risque. Elle s'efface pour la laisser seule, même si la proposition « elle regardait courir et décroître sur la pente son œuvre » laisse deviner par l'utilisation des verbes à l'infinitif une certaine inquiétude. Elle est ainsi capable de dépasser son angoisse maternelle pour permettre à sa fille une expérience personnelle.
- Le pouvoir de création de Sido n'en est cependant pas moins rappelé. Ce pouvoir est évoqué au travers des surnoms qu'elle donne à sa fille :
 - o La mère se compare ainsi à une artiste, comme en témoigne le GN « son œuvre ». Mais la narratrice adulte précise ensuite grâce au discours direct le surnom exact utilisé par Sido. La petite fille ne représente en effet pas n'importe quelle œuvre, il s'agit de son « chef-d'œuvre ». Cette rectification est introduite par la présence du tiret.
 - o La valeur de ce chef d'œuvre est d'ailleurs mise en lumière par l'apostrophe « Beauté, joyau-tout-en-or » qui fait de la petite fille un bijou inestimable. La mère admire, avec fierté, sa progéniture.

2) Le regard rétrospectif de la narratrice adulte (phrase 2)

- La phrase suivante correspond à un commentaire de la narratrice adulte qui s'interroge sur la véracité du regard de Sido sur sa fille. Présent d'énonciation « sont »
- Si les surnoms utilisés par Sido sont encore très présents à l'esprit de la narratrice adulte (cf surnoms rapportés au discours direct), cette dernière a pu observer un décalage entre les propos de sa mère et la réalité, représentée sur les photographies. Ce décalage est souligné par :
 - o La présence de l'adverbe « peut-être » qui joue le rôle de modalisateur dans la proposition « J'étais peut-être jolie ». Il remet ainsi en question l'objectivité de Sido.
 - o La négation « ma mère et mes portraits de ce temps-là ne sont pas d'accord ». En personnifiant les photographies, la narratrice adulte met sur le même plan la mère et les portraits.

3) La métamorphose de la petite fille (phrase 3)

Plutôt que de donner tort à Sido, la narratrice propose une explication, ou plutôt plusieurs explications.

- Elles sont toutes introduites par la locution prépositionnelle « à cause de », utilisée à deux reprises à ligne 11 et sous-entendue à la ligne 12.
- Les causes apportées font écho au premier paragraphe et rappelle cette osmose entre l'enfant et la nature, créatrice de beauté :
 - o « à cause de mon âge et du lever du jour » (conjonction de coordination « et »)
 - o « à cause des yeux assombris par la verdure » (voix passive)
 - o « des cheveux qui ne seraient lissés qu'à mon retour » (tournure restrictive qui insiste sur le côté sauvage de la petite fille => image d'Ève)
 - o « et de la supériorité d'enfant éveillée sur les autres enfants endormis » (Sing/plur => « état de grâce »)

III. Le retour et le détour par les sources (§3)

1) Un retour ritualisé (phrase 1)

- La 1^{ère} phrase « Je revenais à la cloche de la première messe » fait écho au CCTemps « À trois heures et demie ». En effet les bornes temporelles, marquant le début et la fin de la promenade, indiquent que c'est d'une liberté surveillée que la petite fille jouit. L'imparfait d'habitude fait de ce motif du retour un moment ritualisé.
- La conjonction de coordination « Mais » au début de la 2^{ème} phrase marque le dernier moment de la promenade. Aucune étape ne doit être omise comme le souligne la répétition de la négation « pas avant d'avoir ».

2) La nature, un véritable festin (L.14-15)

- Cette dernière étape de la promenade consiste à se nourrir de la nature (manger) :
 - o La locution adverbiale elliptique « tout mon saoul » signifie qu'elle doit se nourrir à satiété, c'est-à-dire au point d'être totalement satisfaite.
 - o Alors que le brouillard, c'est-à-dire la nature, était personnifié dans le 1^{er} paragraphe, la petite fille est animalisée au travers de la métaphore du « chien qui chasse ». Retour à l'état sauvage de la petite fille. Le monde vivant ne fait plus qu'un.

Si la petite fille accorde de l'importance à la nourriture qu'offre la nature (l.14 et 15), la narratrice évoque plus longuement (l.15 à la fin) l'eau.

3) L'importance symbolique de l'eau (L.15 à la fin)

- L'eau est bien sûr un élément vital : après « avoir mangé », la petite fille « goût[e] l'eau de deux sources »
- Dans les religions, elle est souvent utilisée pour les purifications.
 - o Le détour par les sources constitue donc une partie du rituel païen célébré le matin et qui remplace la messe (cf CCTemps « à la cloche de la première messe » L.14)
 - o Le verbe « révérais » vient du latin *vereor* (craindre, respecter) qui est lui-même fondé sur la racine indo-européenne *wer* (faire attention). La petite fille regarde les sources comme des sortes de divinités (personnification des sources), dans une vision panthéiste (divinisation de la nature) de l'univers.

- L'eau est aussi associée à la fécondité au travers de l'évocation « des narcisses, fleuris en ronde » qui « attest[ent] seuls sa présence ».
- C'est peut-être encore un signe de la présence maternelle. Dans la dernière phrase, la mémoire sensorielle ressuscite le goût des sources, et c'est celui, pur et subtil, minéral et végétal, de l'origine. Si Sido s'est effacée devant la nature, la petite fille retourne au sein de la terre (écho monde foetal décrit dans le 1^{er} paragraphe)

CONCLUSION

La promenade à l'aube est donc un moment d'exception dans lequel l'enfant fait l'expérience sensible d'un monde originel et accède à sa splendeur native. Si le passage adopte la forme d'un récit autobiographique avec l'emploi de la première personne, la transcription du souvenir y mêle volontiers les ingrédients du conte et du mythe. C'est ainsi que Colette célèbre ses retrouvailles avec l'enfant d'autrefois, portant un regard ému sur un âge d'or, habitacle de « l'impérieuse, la sauvage et secrète tendresse qui [la] liait à la terre et à tout ce qui jaillit de son sein » (*Paysages et portraits*, « Le passé », 1958). Célébrant l'enfance, la prose lyrique de Colette s'ouvre sur un hymne à la nature, l'écrivain se faisant, tel le rossignol des *Vrilles de la vigne*, un « chanteur éperdu, enivré et haletant » (p. 104).